Biblio

CONSTITUER L'EUROPE

1. Dans un monde sans vergogne, 131 p.
2. Le motif européen, 156 p. ,
Bernard Stiegler, éd. Galilée, coll. « Débats », 2005

Bernard Stiegler, docteur de l'École des hautes études en sciences sociales, est actuellement directeur du département du développement culturel au Centre Georges Pompidou. Il a mené sa carrière dans la valorisation des technologies de l'esprit à l'Université de technologie de Compiègne et, jusqu'en fin 2005, à l'Ircam.

B. Stiegler nous livre ici, sous forme de deux volumes, une réflexion philosophique stimulée par les circonstances du débat sur la constitution européenne. Le premier volume donne une place prépondérante aux aspects culturels. Le second traite plutôt de la dimension socioéconomique.

L'auteur dénonce ce qu'il appelle une désindividuation généralisée dont il discerne l'annonce dans le développement de la révolution industrielle, la division du travail, l'avènement de la consommation de masse.

La domination croissante de la logique marchande a eu pour effet que les rôles sociaux qui relèvent de l'*otium* « comme temps des pratiques qui ne s'évaluent pas selon des finalités utiles » (tome I, p. 85) ont été réduits aux profits du *negotium* « comme domaine de l'activité de subsistance qui est certes la condition de l'*otium* mais sans lequel il ne serait plus que vanité » (ibidem).

063-066 biblio4p.indd 63 12/10/06 9:10:19

La croissance ne fait plus le bonheur. Le GSM, par exemple, capable de photographier (?), permet maintenant de « donner à regarder mais pas d'apprendre à voir » (tome I, p. 52). Le mode d'emploi des biens de consommation impose un certain *usage*, attitude passive, mais décourage la *pratique*, attitude active d'inventivité. C'est l'amplification de la transformation de l'ouvrier de métier en ouvrier spécialisé. C'est aussi le vaste problème de la réduction de la qualité en performance quantitative, déjà présent dans l'avènement du taylorisme au XIX^e^ siècle. C'est le développement de phénomènes pervers et compulsifs, tels certains comportements violents qui ne se comprennent que par le besoin de se faire remarquer…

« Le consommateur peut de moins en moins investir libidinalement : la standardisation comportementale éliminant la singularité sans laquelle il n'y a pas de désir, qui est l'objet même du désir, et par où apparaissent tous les objets en tant qu'ils forment un monde, et non simplement une substance immonde, il se trouve condamné à la prolétarisation, c'est-à-dire à la perte des savoirs pratiques qui forment son potentiel d'individuation » (tome I, p. 90).

L'Europe qui, à son origine, s'est voulue une initiative pacificatrice, en regard des conflits qui avaient marqué son histoire, a cependant érigé la transformation en marchés de toutes pratiques sociales comme son principal leitmotiv. Elle a donc fait sienne un certain type de développement socioéconomique qui fait de la consommation de masse la règle fondamentale : il ne s'agit pas seulement d'offrir les biens nécessaires à un niveau de vie décent ; il s'agit de stimuler l'achat de produits de manière telle que l'offre des entreprises détermine la demande du consommateur, rendant aussi celui-ci totalement dépendant des produits et des usages de ceux-ci prescrits par l'entreprise elle-même.

La construction de l'Europe est de plus en plus vécue par les Européens comme un processus de destruction de leurs espaces de référence : les nations, les entreprises… Ceux-ci sont mis en concurrence « sans qu'aucun horizon d'unité supérieure aux conflits d'intérêts n'ait été dégagé » (tome II, p. 12).

L'auteur considère qu'il serait du devoir de l'Europe de stimuler les conditions d'une motivation nouvelle — une nouvelle individuation psychosociale — qui reflèterait l'originalité de la société européenne en tant qu'entité nouvelle.

Selon lui, « il faut que l'Europe, avec sa culture spécifique et son organisation sociale isonomique stimule un projet original qui la distingue de la Chine, de l'Inde, qui sont des sociétés de castes et des États-Unis, où c'est le dollar qui constitue les droits » (tome I, p. 77).

Constituer l'Europe représente un défi considérable. Il s'agit, en effet, de faire en sorte que les individus habitant l'espace européen soient motivés à se reconnaitre dans ce nouvel espace : « C'est précisément en tant que les relations entre pays d'une même communauté ne se réduisent pas aux échanges économiques et à la concurrence […] qu'il faut distinguer une union politique d'une simple ligue d'intérêts économique… » (tome II ; p. 16-17).

Le défi de l'approche de B. Stiegler consiste aussi à lier les dimensions individuelle et collective de l'individuation. Il le fait en référence à la notion d'individuation psychosociale de Gilbert Simondon selon laquelle un individu collectif devient ce qu'il est à travers l'individuation psychique de ceux qui le composent. Par rapport au déclin des sphères qui ont permis l'individuation (la nation, l'entreprise, la famille), l'Europe se pose comme une nouvelle référence…

Plus encore, « pendant des milliers d'années, la formation des sociétés a été la formation de cultures qui ont toujours affirmé qu'il y avait, au-delà de la subsistance et de l'existence, d'autres plans, magiques, religieux, artistiques, intellectuels, politiques, où se constituaient les consistances comme objets qui n'existent pas, et par où l'existence se distingue de la subsistance. Notre propre société doit aujourd'hui inventer les cultures de cet autre plan » (tome I, p. 50-51).

063-066 biblio4p.indd 64 12/10/06 9:10:21

Constituer l'Europe supposerait de rééquilibrer l'*otium* par rapport au *negotium*, de stimuler une société d'amateurs : « l'amateur ne fait pas simplement usage des techniques à travers lesquelles il se cultive : il cultive des pratiques à travers ces techniques » (tome I, p. 106).

L'expérience professionnelle de l'auteur le conduit à suggérer que l'Europe stimule activement le processus d'individuation psychique et collective « par l'invention de nouveaux modèles de socialisation des technologies culturelles et cognitives [...] dont l'ensemble constitue [...] les technologies de l'esprit » (tome II, p. 124). B. Stiegler y consacre le dernier chapitre du tome II : « Puissance publique et individuation ».

L'Europe aurait à financer ce nouveau type d'infrastructures. Il se distinguerait de l'américain Google, par exemple, qui numérise une somme impressionnante de textes, mais selon la logique de l'audimat « qui renforce par principe, l'accès aux consultations les plus fréquentes » (tome II, p. 135). Il s'agirait, grâce aux innovations techniques les plus récentes, de favoriser une autre circulation de l'information à savoir « la mise au point de systèmes de navigation et de moteurs de recherches reposant sur l'analyse des annotations de lecteurs » (tome II, p. 139).

Ce serait par un vaste réseau permettant l'interconnexion des Européens que l'on pourrait favoriser l'émergence d'une identité européenne. C'est aussi aller à l'encontre d'une habitude profondément ancrée en Europe, selon laquelle la culture résulte des surplus de l'économie, tandis que, rappelle l'auteur, « à Hollywood, en 1915, Griffith tournera *Naissance d'une nation*, mettant le cinéma au cœur du nouveau processus d'individuation psychique et collective qu'inventait l'Amérique » (tome II, p. 110). Et plus récemment : « En 1997, la Commission des communications américaines avait recommandé [...] qu'à l'horizon 2006, l'analogique serait supprimé aux États-Unis » (tome II, p. 141-142).

Cette proposition de l'auteur ne risque-t-elle pas cependant de favoriser un nouveau type de masse de produits qui nous envahit : la pléthore d'informations circulant sur ces réseaux. Sauf à supposer que cette circulation rendue plus active se traduise par un « plus » qualitatif qui devrait être le résultat des interventions individuelles.

Ce type de proposition, qui, en quelque sorte, se situerait dans la ligne européenne de l'économie de la connaissance, semble laisser dans l'ombre une autre dimension importante, surtout présente dans le premier volume : celle des pratiques valorisant le savoir-faire de l'ouvrier de métier ou de l'activité artistique. Ces pratiques relèvent cependant d'une anthropologie implicite qui ne sépare pas totalement le corps de l'esprit alors que les technologies de l'esprit renforcent la tendance à réduire la place du corps, de l'expérience concrète… Les comportements pervers résultant selon l'auteur de notre mode de travail et de consommation ne seraient-ils pas davantage atténués si l'individu expérimentait davantage le résultat concret de son action ?

Jean Verly

063-066 biblio4p.indd 65 12/10/06 9:10:21

LONGO MAÏ. RÉVOLTE ET UTOPIE APRÈS 68

Beatriz Graf, Theisars historica, 2006.

Ce livre est la publication d'un mémoire de fin d'études universitaires. Il porte bien ce titre de « mémoire » dans la mesure où il présente la mémoire de l'auteure qui a participé presque depuis leur création en 1973 à la longue utopie des coopératives européennes autogestionnaires. Après Mai 68, de jeunes intellectuels et apprentis français, autrichiens, suisses et allemands se rencontrent et se rendent compte que, s'ils veulent à la fois conserver leur projet de changer la société et ne pas verser dans la violence, ils doivent se retirer des villes et trouver des lieux abandonnés à la campagne où lancer des coopératives agricoles autogestionnaires. La première est créée en France, dans les Alpes de Haute-Provence à Limans, près de Forcalcquier. Elle porte le nom de « Longo Maï », vieux salut provençal qui signifie « Que cela dure longtemps ! » Et cela a duré et essaimé en Allemagne, Suisse, Autriche, Ukraine, Costa Rica. Leur particularité est de ne pas se contenter d'un retour à la terre et à l'autosuffisance, mais d'investir largement par de nombreuses activités le champ du politique : statut des agriculteurs, situation des immigrés et réfugiés, médias alternatifs, relations avec l'Europe de l'Est…

D'autres ouvrages ont été écrits sur Longo Maï, notamment à la suite de la campagne de presse visant à dénigrer leur action[1]. Le présent ouvrage a une double spécificité. D'abord, il est un témoignage direct et intérieur. Ensuite, il se fonde sur de nombreux documents produits par l'association en constituant une sorte d'archéologie. Sobrement, sans cacher les difficultés inhérentes à toute entreprise humaine collective, Beatriz Graf retrace l'histoire des « Longos » nourris d'utopie concrète qui rejoint aussi l'histoire d'une époque. L'utilité du livre est certaine pour interroger le passé, mais aussi pour nourrir le futur de jeunes qui chercheraient à vivre autrement. Étonnamment l'auteure retrouve dans le personnalisme de Denis de Rougemont, qui a aussi analysé Longo Maï[2], des voies de compréhension à postériori pour leur action, montrant par là que les fondateurs ignoraient manifestement les écrits d'Emmanuel Mounier — mais non ceux de Giono et l'expérience du Contadour — bien antérieurs à leur création.

Comme souvent dans de telles expériences, le rapport ou l'antagonisme entre le collectif et l'individuel demeure un nœud difficilement délié. À cet égard, l'apparition progressive de signatures dans les publications de Longo Maï et la rédaction même de ce livre à une plume traduit une plus large reconnaissance du rôle de la personne. Elle représente une maturité de vie d'action et de réflexion qui, dès l'origine, entendait qu'on « n'échange pas que des marchandises mais des hommes » (p. 26), à l'image ignorée sans doute d'un père de l'Europe, Jean Monnet qui affirmait « Nous ne coalisons pas les États mais les hommes ». Du micro au macro, les deux expériences participent de la construction progressive d'une Europe de paix et de démocratie. Sans doute, qu'une reconnaissance plus large du rôle de ces microconstructions européennes serait de nature à favoriser une Europe plus solidaire.

JYC

[1] Gilbert François Caty, *Les héritiers contestés – Longo Maï et les médias d'Europe,* Paris, Anthropos, 1983 ; Luc Willette, *Longo Maï, vingt ans d'utopie communautaire,* Paris, Syros, 1995. Voir aussi dans *La Revue nouvelle*, Joëlle Kwaschin, « Rémy Perrot. Un sacré emmerdeur », n° 9, 1993 et « Autogestion. Longo Maï, un vieux rêve… qui dure », n° 3, 1990.

[2] Denis de Rougemont, *L'avenir est notre affaire,* Paris, Stock, 1977.

063-066 biblio4p.indd 66 12/10/06 9:10:22